



Patronato de la Alhambra y Generalife  
**CONSEJERÍA DE CULTURA**

***La presente colección bibliográfica digital está sujeta a la legislación española sobre propiedad intelectual.***

***De acuerdo con lo establecido en la legislación vigente su utilización será exclusivamente con fines de estudio e investigación científica; en consecuencia, no podrán ser objeto de utilización colectiva ni lucrativa ni ser depositadas en centros públicos que las destinen a otros fines.***

***En las citas o referencias a los fondos incluidos en la investigación deberá mencionarse que los mismos proceden de la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife y, además, hacer mención expresa del enlace permanente en Internet.***

***El investigador que utilice los citados fondos está obligado a hacer donación de un ejemplar a la Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife del estudio o trabajo de investigación realizado.***

This bibliographic digital collection is subject to Spanish intellectual property Law. In accordance with current legislation, its use is solely for purposes of study and scientific research. Collective use, profit, and deposit of the materials in public centers intended for non-academic or study purposes is expressly prohibited.

Excerpts and references should be cited as being from the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife, and a stable URL should be included in the citation.

We kindly request that a copy of any publications resulting from said research be donated to the Library of the Patronato of the Alhambra and Generalife for the use of future students and researchers.

***Biblioteca del Patronato de la Alhambra y Generalife  
C / Real de la Alhambra S/N . Edificio Nuevos Museos  
18009 GRANADA (ESPAÑA)***

***+ 34 958 02 79 45***

***[biblioteca.pag@juntadeandalucia.es](mailto:biblioteca.pag@juntadeandalucia.es)***





JUNTA DE ANDALUCÍA

ROSCOE  
ROYAUME  
DE GRANADA

A - 1  
3  
2  
B. P. A. G.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA





P.C. ...ntal de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA



Ⓢ

BIBLIOTECA DE  
LA ALHAMBRA

Est.

A-1

Tabl.

3

N.º

2



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA



# L'ESPAGNE.

Donativo de Sr. Conde de  
Alarcón á la Biblioteca  
de la Alhambra. 1909

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
**CONSEJERÍA DE CULTURA**

**IMPRIMERIE ET FONDERIE NORMALES**

**JUNTA DE ANDALUCÍA**

De Jules Didot l'aîné,

BOULEVART D'ENFER, 4, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

# L'ESPAGNE.

ROYAUME  
DE  
GRENADE  
&c.



LUQUE.

PARIS.  
LOUIS JANET.  
1835.

Donativo de Sr. Conde de  
Carrónes á la Biblioteca  
de la Alhambra. 1909

JUNTA

Monumenta de la Alhambra y Generalife  
OFICINA



# L'ESPAGNE.

ROYAUME

DE

# GRENADE,

PAR

THOMAS ROSCOE,

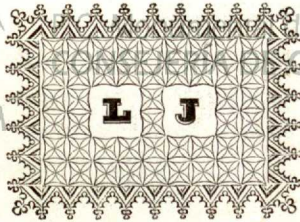
ORNÉ

DE TRENTE-UNE VIGNETTES

SUR BOIS ET SUR ACIER.



JUNTA DE ANDALUCIA



de la Alhambra y Generalife  
CULTURA

PARIS

LOUIS JANET, LIBRAIRE,

RUE SAINT-JACQUES, 59;

ET RUE SAINT-HONORÉ, 202.

1835.

Donation de la Comte de  
Bourbon à la Bibliothèque  
de la Alhambra. 1897

## LISTE DES VIGNETTES.

### SUR BOIS.

	Pages.
1. Porte d'Elvire . . . . .	1
2. Fontaine des Lions . . . . .	17
3. Tour de la Cloche . . . . .	33
4. Entrée de la grande place des Citernes . . . . .	51
5. Entrée de l'Albaycin . . . . .	79
6. Porte du Xénil . . . . .	101
7. Tocador . . . . .	129
8. Chapelle de Ferdinand et d'Isabelle . . . . .	151
9. Viva Rambla . . . . .	173
10. Tombeau de Ferdinand et d'Isabelle . . . . .	197

### SUR ACIER.

1. Forteresse de Luque ( <i>frontispice</i> ) . . . . .	2
2. Vue générale de l'Alhambra . . . . .	2
3. Grande Vue des Rives du Xénil . . . . .	12
4. Palais du Généralif . . . . .	20
5. La Tour Vermillon . . . . .	27
6. Perspective de la Plaine de Grenade . . . . .	34
7. Tour de Comarès . . . . .	45
8. Porte de Justice. — Entrée de l'Alhambra . . . . .	59
9. La Cour de l'Alberca . . . . .	71
10. Ruines d'un vieux Pont sur le Duéro . . . . .	87
11. La Casa del Carbon . . . . .	96
12. Forteresse de Ronda . . . . .	104



	Pages.
13. Alcala-la-Réal .....	115
14. Gaucin, vu du côté de Gibraltar et de la côte de Barbarie.....	125
15. Tour des Sept-Voûtes.....	134
16. Ville et château de Loxa.....	143
17. Salle des Abencerrages.....	153
18. Porte mauresque conduisant à Viva Rambla ....	178
19. Pont de Ronda.....	189
20. Cour des Lions.....	203
21. Salle du Jugement.....	211



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERIA DE CULTURA

**TABLE**  
**DES CHAPITRES.**

---

	Pages.
1. DÉCLARATION DE GUERRE DE FERDINAND.....	1
2. LES JARDINS DU GÉNÉRALIF.....	17
3. SIÈGE D'ALHAMA.....	33
4. LA PRIÈRE DU SCHEIKH.....	51
5. COMBAT DES ZÉGRIS ET DES ABENCERRAGES.....	79
6. CONDAMNATION DU PRINCE DES ABENCERRAGES....	101
7. GUERRE CIVILE DANS GRENADE.....	129
8. MASSACRE DES ABENCERRAGES.....	151
9. LE BUCHER DE VIVA RAMBLA.....	173
10. PRISE DE GRENADE.....	197
11. DESTINÉE DES MAURES APRÈS LA CHUTE DE GRENADE.	225



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife  
CONSEJERÍA DE CULTURA







PORTE D'ELVIRE.

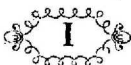
Eleveé dans la partie nord de la ville; elle s'ouvre sur une plaine magnifique ou *vega*.



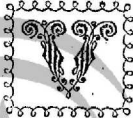
mbra y Generalife



# GRENADE.



## DÉCLARATION DE GUERRE DE FERDINAND.

 **ERS** la fin de cette fatale journée où le souverain maure avait vu amener en triomphe à Grenade les prisonniers chrétiens de Zahara, l'un de ses plus illustres conseillers, célèbre à-la-fois par son éloquence et sa sagesse, quitta le banquet somptueux de l'Alhambra pour aller méditer sous les ombrages délicieux de ses immenses jardins. Le vénérable Aben-Kassim avait été le compagnon d'armes du prince régnant, pendant sa longue carrière ; il avait partagé tour-à-tour ses victoires et ses plaisirs ; et aux jours du danger, il s'était montré l'un des plus fermes soutiens de l'état. Mais alors que le roi musulman, fier, ardent, ambitieux, s'abandonnant à tous les écarts des passions, n'avait rien perdu de la fougue de sa jeunesse, Aben-Kassim était devenu modéré,

doux et réfléchi. Sans doute, il avait conservé ce dévouement sans bornes à la gloire de sa religion, qui lui avait fait jouer un rôle brillant aux époques les plus mémorables de la guerre soutenue par les Maures, et cette ame passionnée qui en avait fait le héros des plus tendres poésies; mais aujourd'hui, deux sentiments prévalaient en lui: l'amitié et l'amour de la patrie.

Naturellement sérieux, Aben-Kassim avait, par la seule force de sa pensée et par l'observation des événements humains, acquis une intelligence profonde de tous les symptômes particuliers à son époque; son regard pénétrait dans l'avenir. Joignant la science au génie, il surpassait dans la connaissance du destin les anciens prophètes de l'islamisme.

\*—Le noble hajib<sup>1</sup> entra dans un épais bocage de cyprès et de myrtes, qui bordait les tours orientales de l'Alhambra. Les intervalles du feuillage laissaient quelquefois apercevoir ce vaste édifice, aux proportions vagues et indécises, aux couleurs tranchées et éclatantes<sup>2</sup>. Ses tourelles élancées, ses dômes, ses minarets dorés avaient cessé de réfléchir les rayons du soleil; mais les nuages pourpres de l'horizon planaient, comme une Gloire, au-dessus des angles massifs et des arcs-boutants des tours majestueuses.

<sup>1</sup> Premier ministre, président du conseil, chef du divan.

<sup>2</sup> *Alhambra*, maison rouge.



Drawn by David Roberts.



THE ALHAMBRA FROM THE ALBAYCIN.

Engraved by E. Gault.

Printed by J. & J. G. Smith.

« Saint Prophète! s'écria Aben-Kassim en s'enveloppant de son káftan pour résister à la brise du soir, qui commençait à souffler des sommets neigeux de la Sierra-Névada; saint Prophète! dit-il, tu n'étais pas au sein du luxe et de la magnificence quand le messager du Très-Haut te révéla les mystères ineffables de l'éternité, quand les gloires du paradis céleste apparurent à tes regards. Le souterrain, ton lieu de refuge, n'avait ni tours fortifiées, ni remparts d'airain, et cependant tu étais plus respecté que les souverains couverts d'armures auxquels appartiennent tous ces palais dorés. L'adversité a ouvert pour toi les sources de l'expérience; la destinée a guidé tes pas dans le vrai sentier; les disciples de ta nouvelle doctrine ont appris à se précipiter au milieu des haies de fer, à voir sans émotion les plus sanglantes mêlées, à voler au devant de tes ennemis avec une joie plus grande encore que n'est la nôtre en voyant approcher l'époque bien-aimée du Baïram. Mais qu'est devenue l'âme généreuse de nos premiers kalifes, de ceux qui élevaient leurs trônes d'or sur la tête des rois vaincus? où sont nos villes innombrables, nos palais, nos peuples, nos tribus? Tombés! tombés sous le poids des haines d'Islamite à Islamite, de tribus contre tribus! »

Le vieux musulman avait à peine achevé ces

mots, que le croissant argenté de la lune commença à s'élever lentement au-dessus des vastes minarets de l'Alhambra.

Le prophète fut assurément bien inspiré lorsqu'il choisit le croissant comme brillant emblème de sa doctrine. La lune est belle, quand du haut d'un ciel d'azur, elle plane sur une cité vaste, bruyante, animée! Elle est belle aussi, lorsque ses rayons inondent de lumière une plaine couverte de tentes, étincelante de fer; mais plus belle encore, lorsque, répandant un doux éclat sur les ruines qui sommeillent dans les déserts consacrés par le temps, elle semble guider les pas du voyageur égaré ou vouloir révéler quelque mystère à l'âme ardente du véritable adorateur de Dieu.

Mahomet savait bien que ses disciples auraient souvent besoin d'un emblème céleste pour les exalter au souvenir de leur gloire passée; et depuis que l'arbre de la foi nouvelle a pris racine à l'aide du glaive, jamais le signe brillant qu'on voit figurer sur son étendard, n'est apparu au milieu des ténèbres, sans que les guerriers musulmans en recueillissent un courage plus indomptable, sans que les Imans adressassent leurs prières à Allah et au prophète, le visage tourné vers le tombeau sacré, avec un enthousiasme plus brûlant.



Aben-Kassim porta la main à son turban avec respect en fixant son regard sur le ciel, jusqu'à ce que la lune se fut élevée au-dessus des palais, des sombres cours, des avenues ombragées, des bosquets, des fontaines et des berceaux de fleurs qui ornaient cette bien-aimée capitale de l'Islamisme. Puis, du pas lent et grave d'un homme dont les pensées sont profondes et méditatives, il entra dans la magnifique enceinte de l'Alhambra, désignée sous le nom de *Cour des Lions*. Le marbre splendide qui formait les dalles, les chapiteaux et les piliers des portiques, les réservoirs d'albâtre et les jets d'eau qui s'élançaient au milieu d'un air pur, tout cela recevait un mystérieux éclat de la lumière pâle et argentée qui planait dans les cieux.

Aben-Kassim s'arrêta un instant pour jouir de ce coup-d'œil imposant : tout était silencieux autour de lui ; mais une oreille attentive eût pu ouïr par intervalles la douce voix des luths, appelant les heures d'amour et de chants passionnés, au milieu des salons dorés de l'intérieur, ou les accents plaintifs d'un oiseau qui chantait dans les forêts de myrte du Linderaxa ; le grave musulman s'arrêta devant une de ces inscriptions singulières gravées, aux temps les plus reculés, sur les palais, sur les temples, comme sur les épées des enfants du prophète,

et destinées à leur apprendre comment on s'empare des empires, et comment on les sait conserver après la conquête. Un soupir lui échappa en contemplant ce souvenir d'une splendeur passée; puis il se dirigea d'un pas plus rapide, et le front plus soucieux, vers le palais du souverain, en présence duquel, seul dans le conseil, il osait se hasarder à paraître.

Muley-Ibn-Hassan reposait dans une de ces retraites luxuriantes de l'Alhambra, qu'avait embellies l'art élégant et voluptueux des architectes, des peintres, et même des poètes qui vivaient à cette brillante époque.

Il régnait dans les traits du roi musulman une expression capable de bannir toutes les douces pensées que pouvait inspirer un si doux séjour.

Muley-Ibn-Hassan avait passé depuis long-temps l'âge moyen de la vie; sa stature forte et majestueuse commençait à plier sous les coups inévitables du temps, de la débauche et des passions orageuses; et cependant les soucis l'accablaient plus encore que l'âge. Son front basané portait l'empreinte des agitations les plus violentes qui puissent ébranler l'ame d'un homme. Sa physionomie exprimait sur-tout l'orgueil, cette passion terrible qui présidait à toutes ses actions, à toutes ses pensées.

Aben-Kassim était le seul de ses ministres qui ne

le redoutât pas au milieu de ses plus sombres accès ; et le monarque, en l'accueillant avec quelques paroles bienveillantes, sembla reconnaître le droit qu'il avait acquis d'approcher son souverain et d'exprimer franchement sa pensée. — « Fils d'Ismaël, dit le noble Scheikh, l'heure approche où va se décider la lutte entre toi et les descendants des Goths, tes anciens vassaux. La fortune a, comme l'emblème céleste de notre croyance, brillé sur les armes musulmanes jusqu'à ce que leur gloire ait atteint son apogée. Mais, avec la succession des jours, elle commence à décliner. S'élèvera-t-elle de nouveau, aussi radiuse que notre glorieux croissant ? éclairera-t-elle encore l'univers de sa flamme ? Ou bien est-il écrit dans le livre des destins que toute splendeur, après avoir pris naissance, comme le soleil, à l'orient, se retirera, comme lui, vers l'occident ? Ce n'est pas la guerre, ce ne sont pas les batailles rangées qui remplissent mon cœur d'alarmes ; je ne crains pas le choc des chevaliers, le bruissement des lances, la clameur des cavaliers dans la mêlée. Ce n'est pas la guerre, c'est la politique adroite, la perfidie calculée, les intrigues du roi d'Aragon, le fanatisme de son allié castillan, qu'Aben-Kassim redoute. Le secours des princes africains et de leurs tribus indomptées nous sera peut-



être inutile contre la ruse qui tend à saper notre empire par ses fondements, en armant le Maure contre le Maure.

— « Que dites-vous, noble Scheikh? Ferdinand chercherait secrètement à susciter des ennemis à notre trône dans la personne des chefs et des enfants de la foi?

— « Oui, dans les tribus des Zégris, des Gomèlès, dans ce palais, dans le harem de Muley-Hassan.

— « Et voudrais-tu me voir lui payer un tribut, Aben-Kassim? Viens-tu blâmer ma soif ardente de combats et de victoires?

— « Oh, mon roi! tu as été grand, mais téméraire, alors que, rejetant ses griefs, tu as envoyé pour tribut à la cour chrétienne un brillant cimenterre. Le commandeur des croyants, le chef des tribus et du peuple, le juge suprême de la cité n'a-t-il pas alors manqué de sagesse?

— « Aben-Kassim! si tu avais entendu cet insolent chevalier t'appeler vassal, te demander hautement le tribut devant les émirs et les vieillards de l'empire; entouré que tu eusses été de tous les insignes de la puissance, paré de ton vêtement royal et sur ton trône conquis par la glorieuse épée du prophète! S'il nous avait défiés en champ-clos, s'il eût consenti à remettre au sort des armes les

destins de l'empire; j'eusse supporté patiemment encore l'aspect de cet audacieux ambassadeur. Mais outré de cet orgueilleux message; j'ai craint de ne pouvoir contenir ma juste colère, malgré le caractère sacré dont un ambassadeur est revêtu. Il doit à toi seul de n'avoir pas été précipité du haut de nos murailles, au lieu de reporter notre réponse énergique aux vils monarques d'Aragon et de Castille. Par Allah! leur sang va se glacer lorsqu'ils apprendront qu'il n'y a plus à Grenade de roi, comme autrefois, tributaire de Castille, et que notre cour royale ne produit pour eux que des épées tranchantes et des pointes de javelines. Toutefois je regrette d'avoir laissé une libre carrière à sa langue impie; quand le bruit des glaives pouvait lui prouver que le jour de la justice était venu et que leur sang devait teindre bientôt la bouché des lions musulmans.

— « Pourquoi vous occuper encore de ce chrétien arrogant, à l'heure où nous sommes? Vous avez frappé le premier coup; vous avez engagé, sur un dé, vos jours et votre couronne; quoi qu'il puisse advenir, pourquoi donc attendre? Hâtez-vous, fondez, prompt comme l'éclair, sur leurs escadrons épars, comme l'aigle de la montagne sur la proie qu'entrevoit son œil perçant. Le dernier espoir de Grenade est attaché à ce combat sanglant; Grenade

ne pourra vaincre son astucieux ennemi, qu'en s'élançant sur les champs de bataille, en moissonnant avec le glaive. Que le glaive musulman ne soit plus tourné contre les enfants du Prophète! ne négligez aucune ressource; laissez couler à flots l'or amassé depuis si long-temps par vos soins, jusqu'à ce qu'il se convertisse en fer entre les mains des guerriers; et que d'innombrables montagnards armés. couvrent nos plaines et fondent avec nous sur nos ennemis. Que le vieil étendard mauresque, déployé de nouveau sur des mers azurées, entraîne les tribus d'Afrique, les enfants basanés du désert, et leur fasse affronter le redoutable choc de cette chevalerie européenne, qui, de tous les états chrétiens, vole au secours de notre orgueilleux ennemi. Faisons un appel à l'héroïsme de tous, en faveur de la sainte cause du Prophète, pour combattre avec nous dans cette lutte acharnée, vaincre avec gloire, ou mourir plus glorieusement encore. Pour notre foi, pour la patrie, que chacun de vos coups porte une mort assurée! Détruisez les artifices du vil Espagnol, comme l'épée de Dieu, entre les mains de Kaled, dispersa des armées entières d'infidèles!

— « C'est maintenant, reprit le roi, que je reconnais le compagnon de mes victoires, et mon conseiller fidèle; ton regard est terrible comme au

jour où nos premiers exploits réduisirent au joug du Croissant les redoutables descendants du vieux Pélage : terrible comme à cette heure où nous nous frayâmes un passage à travers les escadrons ennemis, dans les plaines de Cordoue, et que nous ramenâmes leur chef prisonnier dans la capitale. Ton conseil, noble scheikh, découle de lèvres inspirées par la sagesse de notre saint Prophète. Je vois qu'il est ton ami ; sois toujours, toi, l'ami de Muley-Hassan, et que tout soit fait suivant les inspirations de ton cœur généreux.

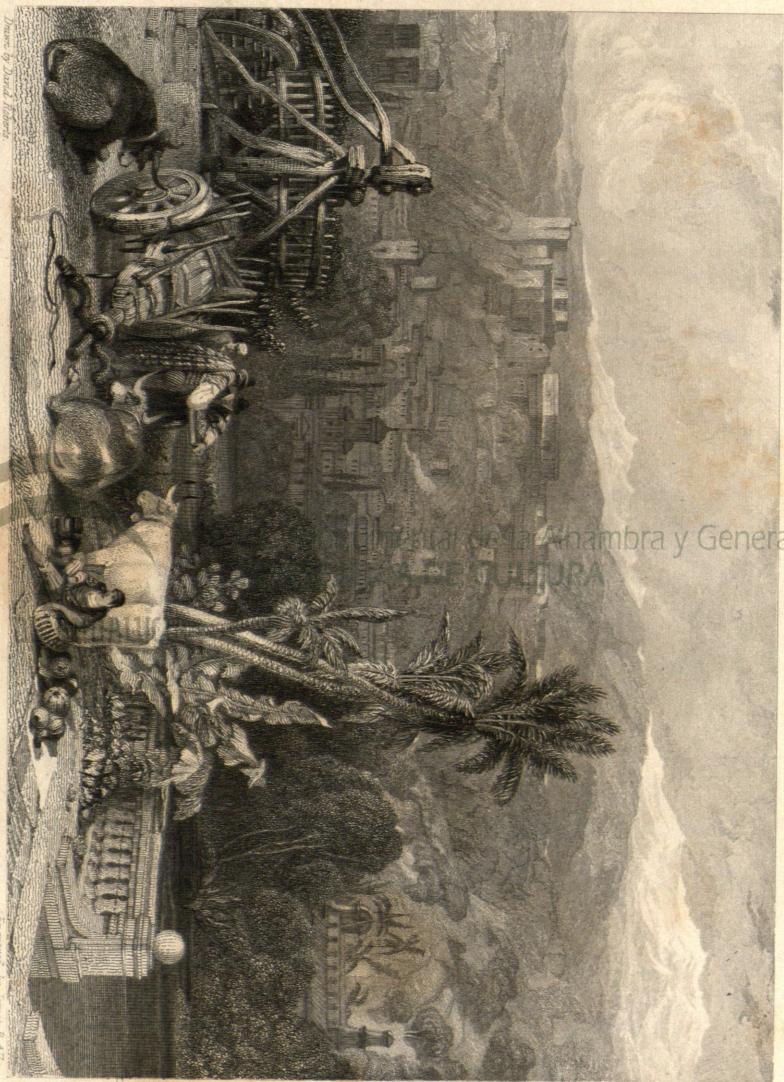
— « Alors, qu'Allah nous soit en aide ! Rendons-nous au grand divan ; appelons ensuite à la mosquée sacrée, nos imans et nos sages ; appelons-y les pèlerins, les pieux serviteurs de leurs prêtres vénérés, même nos faquirs et nos sentons ; qu'ils prient tous en faveur de Grenade : de là, qu'ils courent proclamer d'un bout à l'autre de leurs cités, la plus sainte des guerres. Déployons la bannière sacrée du Prophète, expulsions l'infidèle du sol de notre chère patrie.

— « Et quand ce ne serait pas une résolution glorieuse que celle de transmettre à leur postérité la plus reculée, l'héritage brillant de leurs héroïques maîtres, ces lieux bénis, si long-temps éclairés par les flambeaux du génie, de la science, par les princes



de l'épée et de la lyre ; — en contemplant la gloire de ce ciel , la magnificence de cette nature , parée de toutes les splendeurs et de tous les délices, qui pourrait s'étonner des transports de joie avec lesquels les Maures admirent la brillante cité de leurs princes ?... Au milieu de la rosée matinale , aspirant la douce haleine de la mer du sud , à laquelle se mêle la brise fraîche et pure de la neigeuse Sierra ; — dans l'éclat du soleil de midi , sous les ombres solennelles du soir , Grenade leur apparaîtra avec une splendeur inconnue à toutes les autres cités de l'univers. »

\* — Du haut des deux montagnes que Grenade a couronnées de ses nombreux édifices, on voit couler le Darro et le Xénil, qui confondent leurs eaux limpides, au milieu desquelles il n'est pas rare de rencontrer les parcelles les plus pures de l'or et de l'argent. Les monuments les plus apparents du côté du Darro, qui coule dans la vallée resserrée entre les deux montagnes et divise la ville, étaient le palais de l'Alhambra et les tours rouges. Le premier monument, cher aux Maures, comme leur plus grande et plus glorieuse citadelle ; le second, comme un de ces édifices qui semblent défier le temps, et s'élèvent encore dans toute leur splendeur au milieu des



Drawn by David Roberts.

From the works of Mr. Smith  
GRANADA.  
PLATE I.

Printed by J. & A. Whittaker.

Engraved by James B. Allen.

Real de la Alhambra y Generalife  
CULTURA

ruines d'un empire. Au nord de la rivière s'élevaient les tours de l'Albaycin et d'Alcazaba, à l'aspect sévère; tandis que la vaste plaine qui s'étendait à leur pied était couverte d'habitations gracieuses. La ville de Grenade, aussi remarquable en elle-même que par sa situation, fut fondée probablement par des colons phéniciens. Les Romains la jugèrent digne de fixer leur attention; ils la regardèrent comme une excellente position militaire: après eux, elle appartint aux Goths. Mais il était réservé aux Sarrasins de lui imprimer cette prépondérance à laquelle ses destins l'appelaient. Tombée, au commencement du huitième siècle, sous les armes des Ommiades victorieux, elle devint bientôt l'une des villes les plus voluptueuses et les plus civilisées qui fussent dans l'univers. Toutefois, le magnifique plan de l'Alhambra ne fut conçu qu'à la fin du treizième siècle. Les trésors de l'état permettaient alors au monarque d'exécuter cette noble entreprise. Le projet, adopté par Muley-Mohammed-Abdallah, fut poursuivi par son successeur; mais les murs de marbre du palais, le splendide sanctuaire de la mosquée, ne s'élevèrent point sans que des gouttes de sang rejaillissent sur leurs brillantes décorations. Mohammed, successeur de Muley, était un usurpateur, un meurtrier; l'argent qui servit à élever cet édi-

ficé sacré, avait été arraché par la violence aux chrétiens et aux juifs. Pendant un grand nombre des années suivantes, les historiens des Maures ne citent aucun règne qui n'ait été souillé par des meurtres, commis par les souverains eux-mêmes.

En 1340, Alphonse XI, profitant des divisions qui déchiraient Grenade, remporta une victoire signalée sur son souverain, qui périt assassiné; il était universellement haï et méprisé. Les malheurs qui furent la conséquence de cet événement, auraient dû faire pressentir au peuple de Grenade, la chute prochaine de l'empire; le roi de Castille n'en poursuivit qu'avec plus d'assurance le cours de ses succès. Quand Mohammed-Alhamar, monarque détroné, vint s'adresser à lui pour implorer son secours, Pierre-le-Cruel reçut les trésors que cet infortuné prince avait déposés à ses pieds; et peu de temps après, il le fit conduire au milieu de la ville, monté sur un âne, et le tua de sa propre main dans le champ de Tablada. Le roi que le souverain castillan plaça sur le trône, après cet acte de barbarie, vécut en paix avec la Castille, comme son vertueux successeur, Mohammed-Abouhadjad. Mais le prince qui leur succéda, eut l'imprudence de s'engager dans une guerre acharnée contre le redoutable souverain de Maroc; comme le héros antique, il

mourut dans un manteau empoisonné que lui avait envoyé son artificieux ennemi : semblable destin était réservé à son successeur ; celui-ci, au moment d'expirer, ordonna l'exécution immédiate de son propre frère, consacrant ainsi ses dernières pensées à la vengeance. Le porteur du fatal cordon trouva Juzef, la victime, occupé à faire une partie d'échecs. « Permettez-moi de finir ma partie, » dit ce prince ; et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint cette faveur. Mais le court laps de temps que demanda le reste de cette partie d'échecs, suffit pour changer toute sa destinée. Son frère avait expiré, et les acclamations du peuple le proclamaient son successeur légitime. Plus généreux que son frère, Juzef ne voulut point se venger de ses ennemis, et, par son humanité, il contribua à rendre l'état plus florissant.

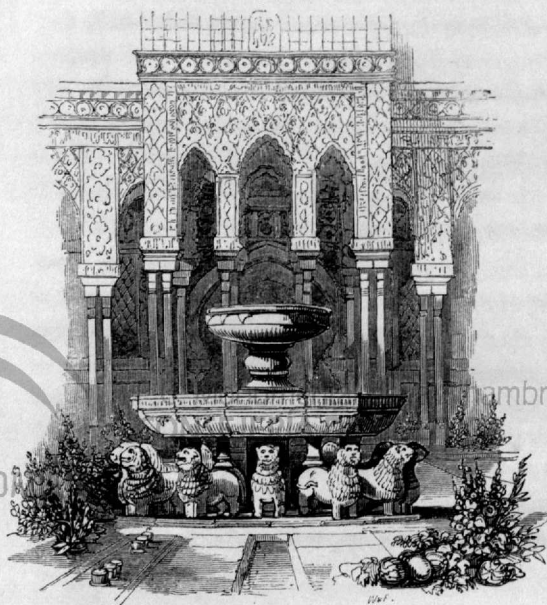
Les règnes suivants ne firent qu'attester la décadence des Maures ; enfin les présages les plus sinistres se manifestèrent de toutes parts. Ismaël, qui avait pris possession de la couronne en 1453, se trouva menacé par la puissance, toujours croissante, de la Castille.

Cependant, tout ce que la prudence ou la valeur pouvaient produire de résultats, fut accompli par ce prince. Il employa son peuple à la culture des terres dévastées ; les forêts disparurent pour faire



place à la charrue, et les villages réduits en cendres purent bientôt offrir un nouvel abri aux malheureux habitants des campagnes. Quoi qu'il en soit, tant d'efforts ne purent amener qu'une paix achetée au prix d'un tribut annuel de six cents prisonniers chrétiens, ou d'autant de Maures quand le nombre des chrétiens était épuisé, outre une redevance annuelle de 12,000 ducats. Cette paix seule protégea Grenade contre les horreurs d'une invasion,

Malheureusement pour les Maures, le fils d'Ismaël, Muley-Mohammed-Ibn-Hassan, ne suivit pas la ligne de conduite qui avait si long-temps protégé sa couronne contre les ennemis. Entretienant une fausse idée de sa valeur et de ses ressources, il eut l'audace de contester au monarque castillan le tribut auquel avait consenti son père; le tocsin d'alarme retentit de nouveau dans les rues de Grenade, et se fit entendre du sommet de la Sierra jusqu'à la cour chevaleresque de Ferdinand et d'Isabelle.



FONTAINE DES LIONS.

Cette superbe dépendance de l'Alhambra, appelée le *Quarto de los Leones*, (Appartement des Lions,) est une cour de cent pieds de long sur cinquante de large ; elle est entourée d'une colonnade pavée de marbre blanc.



## II

### LES JARDINS DU GÉNÉRALIF.

UN prince des Abencerrages, unissant les qualités brillantes de ses ancêtres à la courtoisie de sa tribu, était aux pieds de la plus belle des filles de l'Andalousie, par une de ces enivrantes soirées, où la nature, dans toute sa splendeur, remplit la terre et le ciel d'une radieuse beauté, seule connue de ces heureux climats. Tout, autour d'eux, respirait la gloire, la fécondité, la vie : l'œil était enchanté. Chaque fleur charmait par l'éclat de ses couleurs ; chaque arbuste, par ses fruits. Des bosquets de myrtes, de citronniers, de camélias et de roses, sous les pompeux arceaux des palmiers et des cyprès, se vivaient encore des ondes pures et des parfums qui, tombant des montagnes, répandaient une douceur ineffable dans le ciel, qui réfléchissait, à son tour, sa lumière de pourpre sur les tours et les ruisseaux ; alors le rossignol charmait les bosquets de ses notes délicieuses et passionnées. Mais son chant n'était pas la seule musique qui enchantât

l'oreille! ce n'était pas encore cette mélodie qui va d'une ame à une ame, qui prête son charme aux lieux qui nous entourent, qui pénètre enfin deux amants, comme si le paradis s'ouvrait sur leurs têtes.

C'est au milieu de ces brillants berceaux parés de fleurs et de fruits, couronnés de bocages embaumés, qu'ils s'assirent amoureux et purs, comme les eaux de la fontaine de marbre qui jaillissaient à leurs pieds; les chastes rayons de la lune se jouaient sur les gazons; confondant leur être dans les délices de leur amour, ils représentaient, pour ainsi dire, sous une forme mortelle, deux de ces créations ravissantes qui peuplent l'Élysée des fidèles.

— « Allah est grand! Allah est bon, » murmura enfin l'Abencerrage; et son oeil noir demeurait fixé sur les traits enchanteurs de sa bien-aimée. « Oh! ma Zélinda, celui qui tient entre ses mains les secrets des cœurs et les destinées des empires peut seul accorder à ses élus, des instants aussi délicieux. »

— « Ils te sont donc bien chers? » reprit la douce voix de la bien-aimée.

— « Je le jure par ta beauté, qui m'est mille fois plus précieuse que n'est au rossignol le nid de verdure où se cachent ses amours, que n'est la goutte

d'eau à la lèvre desséchée du pèlerin du désert. »

— « Ibn-Hammed devrait-il alors abandonner si souvent sa Zélinda, pour le sombre enivrement des batailles ? ou bien serait-ce la volonté d'Allah ? »

Et ses yeux rencontrèrent ceux de son amant, avec une expression de confiance et d'amour qui semblait lui dire combien il lui serait doux de mourir avec lui.

— « Lumière des yeux de ton père ! mon étoile de beauté au milieu d'une mer de tempête ! seule reine de mon ame ! tes pleurs et tes soupirs me sont plus chers que la rose odorante, humide de rosée, ne l'est au rossignol ses amours. Près de toi, je suis plus heureux qu'aucun enfant d'Allah, plus fortuné qu'aucun fils des Abencerrages ; quand je t'entends parler ainsi, je bois la gloire dans ton sourire, et j'entrevois le paradis dans tes yeux célestes. »

— « Ah ! flatteur ! répondit Zélinda, c'est ainsi que tu m'apprends à aimer : avant que mon noble père t'eût promis ma main, tu régnavais déjà sur mon cœur. Si ton esprit se plaît ainsi aux fictions, deviens ménestrel, dépose ces armes brillantes, et, toujours assis auprès de moi, ne songe plus qu'à me chanter les chansons gracieuses et les ballades qui racontent les amours de notre pays. »



\* — « Ah ! Zélinda, dis plutôt ton amour ; car ton amour répand des rayons de gloire sur ma vie ; il rend ces scènes délicieuses , dans leur splendeur voilée , mille fois plus douces à mon ame. Nos superbes conquérants ont bien fait de les nommer , ces lieux enchantés , les retraites de l'amour <sup>1</sup> ; ah ! par le Pro-

<sup>1</sup> Les monarques maures avaient coutume de se rendre , par une petite poterne , à mi-côte de la montagne , à leur résidence du printemps dans le Généralif. On avait fait de ses palais et de ses jardins un séjour enchanteur. Il était situé un peu au levant de l'Alhambra , sur une riante montagne qui regarde la forteresse. Les flèches d'or de la mosquée , du minaret et de la tour , qui percent à travers les bois et les jardins , se reflètent dans les ondes du Véga. De là s'apercevaient aussi le vieux pont mauresque et la tour sur laquelle étaient élevées de longues galeries servant de communication entre l'Alhambra et l'Albaycin. Au milieu des mosquées , le Véga promenait ses eaux de cristal. Les bois et les jardins suspendus du Généralif contrastent avec les pentes verdoyantes couronnées des tourelles de l'Alhambra , les bords de la Sierra del Sol , comme avec l'Albaycin et ses jardins , ses innombrables vergers , ses habitations souterraines. La beauté de l'Alhambra consiste moins dans la splendeur et le grandiose du dessin que dans l'élégante uniformité , la décoration admirablement adaptée aux goûts et aux mœurs de ses possesseurs : cachet distinctif de l'architecture mauresque. Son portique , d'un travail exquis , assis sur des colonnes de marbre blanc , la richesse de ses mosaïques , la brillante variété de ses couleurs produisent le plus bel effet à l'intérieur ; l'un des plafonds passe pour le chef-d'œuvre des Arabes.

Ses jardins étaient taillés dans le style chinois ; les cyprès et les palmiers étalaient leurs rameaux pompeux sur le citronnier , le myrte , le figuier , l'aloës , le tamarin , le jasmin et les lilas odorants de l'Yemen. Des allées d'arbres s'étendaient en berceaux de



PALACE OF THE KING IN ALCALÁ DE HENARES,  
FROM THE ILLUSTRATION

Engraved by J. L. Koster

phète ! à une heure telle que celle-ci ; que feraient-ils dans leurs trompeuses amours , sans les somptueux rideaux de leurs palais de verdure ? Quoiqu'ils se fassent voir , ces rois si brillants et si beaux, du haut de leurs montagnes pailletées de fleurs, qu'ils passent leur vie dans les délices ; qu'ils apprennent à leurs salles de marbre, à leurs somptueux lambris, à répéter des chants de plaisir, cent fois plus doux sont à mon oreille les joyeux chants de nos poètes pèlerins qui vont s'inspirer à la chasse du Prophète, et la sagesse de nos anciens scheikhs, ces amants de la vérité, de la justice, qui firent, des préceptes du sublime koran, le guide de leur vie. »

— « Ah ! mon Ibn-Hammed, que n'avons-nous

verdure sur les rivages fleuris. Au centre de ces jardins, s'élevaient de riants pavillons construits de roseaux, dans la forme circulaire d'un dôme. Les arceaux odorants des bosquets du Généralif suspendus sur le fleuve, réfléchissaient dans ses eaux le brillant albâtre de ses fontaines. Des lits de roses enlacés sur de verts arbrisseaux, exhalaient leur ineffable odeur dans la plus douce atmosphère.

Au midi, coulent les eaux dorées du Duéro ; plus loin, s'étend la nappe limpide du Véga ; au bas, le massif Albaycin avec une partie de Grenade ; et à l'horizon la vaste chaîne des sombres montagnes de la Sierra Nevada domine tout le tableau.

La vue que nous venons de décrire est prise de la Salle des Ambassadeurs. L'édifice qui vient immédiatement à gauche est une partie de l'Alhambra, et la tour blanche qui s'élève en face est nommée la *Tour des Infantes*.

vécu dans ces jours meilleurs! avec la grandeur de notre pays, avec la splendeur de ses arts, les merveilles de ses sciences, sa fortune semble l'abandonner : pourquoi ne reste-t-il qu'une ombre de son bel et glorieux empire ? »

— « Pourquoi ? ma Zéline ; parceque ses princes préfèrent à l'honneur le luxe, le pouvoir et la domination, insensibles qu'ils sont à la vraie renommée. Le soleil de notre gloire, qui brilla sur les mille triomphes de nos Mohammed et de nos Tarikh, s'est éclipsé. Qu'elles sont faibles, les joies que m'inspirent la splendeur de notre Alhambra, les doux charmes de ces fontaines odorantes, ces bains parfumés, ces fraîches grottes aux arcades de verdure, ces palais aériens, où s'unissent les merveilles de l'art et de la nature, auprès de celles que je ressens aux récits des chroniques de nos vieux exploits, dont je cherche à réchauffer le cœur de mes Abencerrages ! Leur renommée m'est chère ; elle est l'héritage de nos pères, brillant flambeau, aussi pur que le feu de la lampe sacrée, et qui s'est rallumé au feu de notre amour. Ne te plains pas qu'un même lien ait resserré cet amour et celui de la patrie ; tu sais que tout autre prestige de fortune ou de grandeur n'est d'aucun prix aux yeux de ton Ibn-Hammed. »

— « Aux miens non plus, dit la fiancée ; toi absent, que sont pour Zélinda ces demeures enchantées, ces scènes délicieuses que nous admirons tant ! Au milieu des parfums des fleurs, que me font la douce brise des bosquets fleuris, le murmure des fontaines, le souffle des vents d'été au milieu des roseaux ! je les écoute, et je soupire, je tremble pour mon cher Ibn-Hammed. »

— « Tu trembles, tu soupires pour moi, Zélinda ! ah ! parle-moi toujours ainsi, je ne craindrai plus de rival. »

— « Que d'autres envient la beauté de notre climat, l'éclat de nos salons, la splendeur de nos palais. Grenade fameuse dans tout l'Orient, la bien-aimée des plus puissants califes de l'ancien Caire et de Bagdad ; Grenade et toute la terre me seraient offertes, que je leur préférerais l'amour d'Ibn-Hammed. Ah ! s'il m'aimait autant qu'il est aimé, voudrait-il se précipiter au milieu des champs de bataille ? La ruine de Grenade est écrite ; mais si la volonté d'Allah n'est pas que nous périssons, viens, fuis avec moi dans les déserts. Ici nous courons des dangers plus redoutables que la mort. »

— « Crains-tu donc pour l'honneur d'Ibn-Hammed ? »

— « Je crains pour toi, pour moi-même. Je me



glorifie de ta gloire ; mais je le pressens , notre amour ne saurait être heureux sur la terre ; nous marchons sur des serpents ; l'air que je respire ici , quoique brillant et pur , oppresse mon ame ; il est empoisonné par la présence d'Abu-Abdallah. Il paraît aux yeux de tous , aimable et généreux ; il est aimé du peuple ; mais depuis long-temps il dévore une passion malheureuse ; il voudrait m'arracher de tes bras : c'est notre plus cruel ennemi ; à-tous deux. Bouclier de ton pays , de ton roi , voudrais-tu tomber victime de la mortelle inimitié d'un roi maure , du fier et cruel Muley , ou de son fils dissolu et pusillanime ! Terrible comme fut le passé , quel avenir fatal devons-nous attendre ! je tremble d'y penser. Il étend ses noires ombres devant nous ; ne les voyons-nous pas se projeter entre l'union menaçante du trône de la Castille avec l'Aragon et la Navarre. Le royaume des Maures tremble comme une ville sur un volcan.»

Glacée de terreur, Zélinda cessa de parler. Ibn-Hammed la tira doucement à lui, il posa la tête de sa fiancée sur son sein. « Pourquoi mon amour pleure-t-il ? est-ce ainsi que devrait parler la fille de mon héroïque ami ? est-ce bien encore ma Zélinda, qui sans effroi prêtait naguère l'oreille au bruit d'un combat, et faisait rayonner le soleil de son sou-

rire sur mes Abencerrages, quand, à travers les portes d'Elvire, nous nous élancions vers le champ de la gloire? Le seul nom d'Isabelle, ou les artifices de son perfide époux, ont fait pâlir tes joues! Fille de roi, souris-moi: la joie de ton ame n'a d'égal que l'éclat de tes yeux. »

— « Je redoute les chrétiens, Ibn-Hammed; je crains plus encore le prince maure. »

— « Le prince maure! que dis-tu? oh! pourquoi si terrible? Cet Abu Abdallah, aux secrètes pensées, à l'œil doux, aux sourcils ouverts, le bien-aimé de Grenade, si aimable aux yeux d'une femme; aurait-il osé t'outrager de ses paroles d'amour? »

— « Si jamais je prononçai devant toi le nom d'Abu-Abdallah, ce fut pour te supplier de ne pas te trouver sur son passage. »

— « Quoi! lors même qu'il marcherait entre moi et tout ce que j'ai de plus cher sur la terre? pour rêver à l'unique princesse de mon amour, à la fille adoptive de son père, à la fiancée d'un Abencerrage? »

— « Ne pense plus à lui, cher Ibn-Hammed; toujours je repousserai ses vœux détestés; pour toi je dédaignerais le trône d'un sultan. »

<sup>1</sup> Mieux connu sous le nom de Boabdil.

— « Ah! rien ne peut te rendre plus chère à mon cœur; mais, par Allah! combien je hais et méprise cet indigne rival qui conspire contre notre félicité! Lui si bon, si généreux, pourquoi te persécute-t-il d'une passion qui n'est point payée de retour? qu'il se déclare donc franchement, et que le sort des armes décide entre nous. »

— « Ah! plutôt mourir à tes pieds! reprit la jeune fille épouvantée, en l'enlaçant étroitement de ses bras. »

— « Muley-Hassan est cruel et farouche, poursuit le guerrier; mais il aime son pays, et le sang des Abencerrages coulera pour la défense de son trône. »

— « Cette terrible prédiction, Ibn-Hammed, m'annonce de plus funestes jours; je frémis sur le sort du plus brave des braves, et mon cœur se brise. » et Zélinda, succombant sous le poids de sa douleur, laissa tomber sa tête sur le sein d'Ibn-Hammed.

Le jeune Abencerrage cherchait, par de douces paroles et de tendres caresses, à dissiper les craintes dont elle était accablée, quand, apportés par le vent de la nuit, des cris d'horreur et de rage vinrent frapper son oreille; il saisit Zélinda éplorée dans ses bras, la transporte dans la salle la plus voisine, la confie aux soins de ses femmes, et court apprendre



*Drawn by David Roberts*

*Engraved by J. G. Thompson*

### THE VERMILION TOWER.

Printed by Lloyd & Hemmings.

London: Published Oct. 26. 1831. by Robert Jennings & Co. 62. Cheapside.

la cause de clameurs si terribles au milieu de la nuit. Comme il descendait les avenues ombragées de l'Alhambra, il vit une grande foule, qui remplissait l'air de cris, se précipiter en fureur vers le palais de Muley-Hassan.

« Alhama ! malheur à moi, Alhama ! Maudit soit Muley-Hassan ! Combien de temps laissera-t-il encore les fidèles dans les mains des chrétiens spoliateurs ? » Poussant toujours ce même cri, qui d'instant en instant grossissait toujours, le peuple, éclairé \* par les brillantes lumières des Tours Vermillon <sup>1</sup>, se répandit comme un torrent, jusqu'aux murs de la vaste forteresse ; là se renouvelèrent ses imprécations ; les sentinelles et les gardes allaient céder à ces flots débordés ; mais bientôt les tours et la citadelle se peuplèrent d'une foule de visages basanés,

Parmi les monuments les plus remarquables de la plaine spacieuse du Véga, citons les *Tours Vermillon* ; on ne sait rien d'authentique sur leur origine. Elles s'élèvent fièrement de leur roc hautain, qui rivalise avec le plus orgueilleux sommet de l'Alhambra ; elles passent généralement pour être d'une plus haute antiquité qu'aucun des édifices qui les entourent. Le peuple croit qu'elles sont l'ouvrage des Romains ; mais plusieurs écrivains affirment qu'elles ont été bâties par une colonie errante de Phéniciens. Toutefois, il est bien connu qu'elles ont été la résidence royale des races successives de chefs guerriers qui ont peuplé l'histoire des Phéniciens, des Romains, des Goths, des Maures et des Chrétiens. Leurs habitants actuels sont de pauvres potiers de terre.



et l'acier étincela de toutes parts. Au milieu d'une sombre terreur, on entendit la même voix perçante qui avait prédit la chute de Zahara. C'était celle du vieux faquir; et la populace superstitieuse lui répondait par des cris de vengeance, qui, retentissant au milieu de la nuit et pénétrant jusqu'à l'Alhambra à travers les cours et les vastes salles, portèrent à l'oreille du royal Maure le signal de l'insurrection. « Malheur, malheur à Grenade! criait le fanatique; Alhama n'est plus; ses enfants sont-ils captifs? Non, le fer les a moissonnés tous; les ruines de Zahara sont tombées sur leurs têtes. Non, je ne mens pas, lorsque je crie au dernier des rois maures : « Malheur à Grenade! »

— « Allah! Allah! Saint Prophète! ne l'écoute pas! » répéta le peuple en tumulte. Alors Ibn-Hammed, impatient de mettre un frein à la fureur de cette foule égarée, courait à la tente de ses Abencerrages.

Son clairon eut bientôt rassemblé ses braves autour de lui, et soudain, formés en bataillon; ils s'éloignèrent silencieusement de Viva Rambla, pour aller occuper la porte d'Elvire, qui débouchait sur la plaine. « Ici, mes amis et mes frères, vous serez les premiers à l'assaut. Attendez mon retour. » Et, prompt comme l'éclair, son coursier fougueux le porte au palais de Muley-Hassan, qui brûlait du désir de

reconquérir Alhama à la tête de toutes ses tribus.

L'arrivée de l'Abencerrage fut agréable au roi, car le tumulte était parvenu à son comble. Telle était l'effervescence des Maures fanatisés, poussés qu'ils étaient par les Zégris et les autres tribus, qu'ils sollicitaient Muley-Hassan de se rendre tributaire des monarques castillans, ou de céder sa couronne.

C'est au moment que l'Abencerrage se montrait lui-même sur les remparts, qu'il y trouva Muley-Hassan entouré de ses conseillers et des personnages les plus distingués des tribus; et le monarque avait déjà tenté vainement de calmer l'effervescence de la populace.

L'éloquent Aben-Kassim, non moins aimé du peuple par ses vertus que par sa fidélité, opposait aussi son langage enchanteur à l'aveugle furie de cette foule frénétique. Il ne pouvait donner une plus noble preuve de son amitié pour un monarque fier, mais égaré; qui, devenu l'esclave de sa propre passion, asservi par les charmes d'une captive chrétienne, avait entraîné son pays vers sa ruine. Eh bien! Aben-Kassim, ainsi que les Abencerrages et les plus nobles tribus; tout à l'honneur, à la patrie, n'en regardait pas moins son monarque comme le symbole du pouvoir; tout appel aux passions du peuple de Grenade, reposait sur ce sage principe. Maitri-

sant la houle mugissante de leurs esprits impétueux avec la science d'un pilote exercé, Aben-Kassim savait faire jaillir du flux et du reflux de cette vile populace pleine de violence, de fanatisme et de bas intérêts, les résultats les plus opposés: la concorde, la raison et le courage.

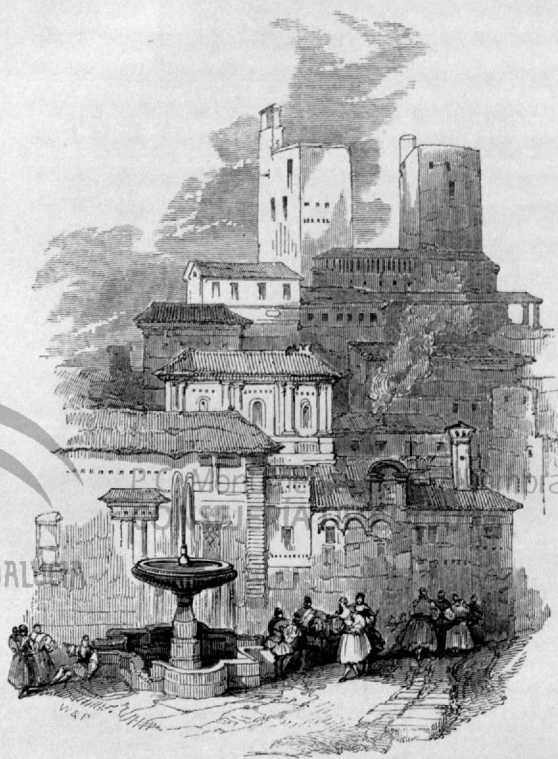
« Il n'y a pas d'autre conquérant que Dieu, leur criait-il sans cesse, d'autre épée que Mahomet, son Prophète; et n'êtes-vous pas ses enfants, les enfants de la croyance, victorieux dans mille batailles? Pourquoi l'avenir vous fait-il trembler? Cet avenir n'est-il pas au pouvoir d'Allah? Ne peut-il encore vous ceindre de ces mêmes armes avec lesquelles vous avez conquis le monde? Son épée n'est pas encore tirée du fourreau, et vous courez courber vos fronts aux pieds du chrétien! Non! l'heure du jugement, le jour de grace ne sont point venus; voilà (se tournant vers les chefs), voilà le tribut qu'il nous faut payer à Ferdinand, à sa reine. Le sein des héros musulmans doit être désormais le seul rempart de Grenade et de ses fortunés palais. Si vous tremblez, eh bien! jetez à terre le bouclier de vos glorieuses tribus, de ces enfants de Mohammed et de Tarikh, mais ne les profanez pas aux pieds des infidèles, qui les fouleront dans la poussière. Si vous voulez vivre, vivez fameux comme vos ancêtres;

apprenez comment on meurt pour le pays qu'ils vous ont légué. Allez, préparez-vous au combat; vaincre ou périr ! » Ici, le vénérable orateur se tourna vers le chef des Abencerrages; celui-ci, agitant son cimenterre orné de pierreries, qui brillait dans les ténèbres, jura « de conduire ses frères à Alhama, si le roi refusait de se mettre à la tête des braves chevaliers de l'Andalousie, et d'arracher lui-même, des tours de la Cité sacrée, le symbole de la domination des chrétiens. »

A ces mots, la multitude flottante et tumultueuse poussa un grand cri de joie: « Dieu est grand ! Mahomet est son Prophète ! Gloire aux Abencerrages ! Allah, pour Alhama ; qu'on ouvre toutes grandes les portes. »

Et le peuple de Grenade, tantôt fier, tantôt soumis, mobile comme les passions de ses chefs, se précipita de ses demeures, résolu de seconder l'ardeur du vaillant Abencerrage.





TOUR DE LA CLOCHE.

Elle commande toute la plaine. C'est de là que partait le signal d'ouvrir les écluses ; à des époques fixes, les eaux répandues de tous côtés, servaient à fertiliser la campagne. Au sommet de cette tour, les Chrétiens victorieux avaient élevé une croix immense.



### III

#### SIÈGE D'ALHAMA.

**A**CCABLÉ de la déplorable chute d'Alhama, le monarque maure se frappa la poitrine, foula aux pieds son riche turban et jura de se venger d'abord du gouverneur! celui-ci, absent pendant cette catastrophe, revenait tranquille des environs d'Antequerra, où l'avait attiré quelque fête. Ceux qui devaient rapporter sa tête le rencontrèrent sur la route.

Les cris de rage du peuple portèrent à son comble l'indignation de Muley; nul autre qu'Aben-Kassim n'eût osé l'approcher. Mais Aben-Kassim connaissait le secret de ces âmes craintives et à-la-fois orageuses; il savait que les mêmes passions fermentent au cœur du prince comme au cœur de l'esclave; et ces passions, il était habile à les gouverner. Le caractère sauvage de Muley fut forcé de fléchir devant la sagesse calme et profonde de son vieux conseiller. Il se plia donc sous la baguette de cet en-



chanteur, et se souvint de l'héroïsme de sa race pour aller tirer vengeance des chrétiens.

Bientôt appelés près de lui, accourent les chefs, les capitaines de ses tribus d'élite. A leur tête brille le valeureux Ibn-Hammed sous la magnifique armure des princes, ses ancêtres.

\* —Les premiers feux du jour tombent sur cette cavalerie orientale aussi resplendissante que belliqueuse. Une longue file de guerriers au cœur noble, à l'air fier, se dirigeait, à travers les portes d'Elvire, vers le Véga fleuri, si long-temps l'idole des vieux musulmans et de leurs enfants. Spectacle imposant et beau pour la foule, dont les clameurs unanimes exprimaient la confiance en cette armée de braves.

Le premier de ces chefs, tous descendants de

La vue de Grenade, prise de la montagne Pass, est d'une ravissante beauté. On admire la grande Sierra Nevada, dont le sommet, perdu dans les nues, se couronne de neiges éternelles qui reflètent les rayons du soleil, tandis qu'à sa base, comme retenues dans la vallée du Véga, sont assises les tours de Grenade. Entre cette cité et les montagnes s'étendent une vaste plaine et une vallée éternellement émaillée des fleurs du printemps. Au loin coulent les eaux argentées du Xénil, alors que, plus près, des villes et des villages, semés dans cette vaste plaine, ajoutent au charme de ce spectacle; la plus remarquable de ces villes est Santa-Fé. Presque au centre de ce site romantique se tient debout des échauguettes (tours de veille) placées sur une ligne directe et non interrompue conduisant de ce lieu à Cordoue.



DESCENT INTO THE PLAINS OF GRANADA.

JUNTA

princes, Muley-Hassan, s'avancait sur un coursier superbe; à ses côtés, ses deux fils, puis leurs nobles tribus. Leurs armures incrustées d'or et de pierres précieuses, leurs casques polis étincelaient au soleil du matin. L'étendard de l'empire, si révérend des croyants, si rarement tiré du sanctuaire de la mosquée, semblait dérouler les exploits de près de mille années; on voyait s'élever son radieux croissant, symbole de ces merveilleuses conquêtes qui pénétrèrent au cœur de l'empire de Charlemagne. Sur son champ or et vert, au milieu des rubis et des améthystes était blasonné ce fruit pourpre, la *grenade*, qui donna son nom à la ville bien-aimée de ses rois. Venaient ensuite le courageux Muza-Ben-Gazan, chef des Alabez, ami, mais rival, en honneur, des Abencerrages. Ali-Abu-Fahar, le Cid Yahia, Hammed-El-Zégri, Hassan-de-Gazan, commandant les farouches Zégris; les vieux Gomelez, et d'autres troupes royales. Leurs vieux pennons mauresques étalaient leur champ de pourpre. Ils se plaisaient au bruissement de leurs cottes de mailles, aux éclairs de leurs cimenterres, au piétinement de leurs chevaux, semblable à un sourd tonnerre; car le belliqueux Arabe, le léger Andaloux portaient fièrement leurs maîtres comme s'ils brûlaient de rencontrer leurs ennemis, les chrétiens, les fils des Goths.

Le soir du second jour, autre spectacle! avant que les derniers rayons du soleil cessassent d'inonder d'un torrent de flammes les sommets neigeux de la Sierra, avant que les minarets et les mosquées visent l'ombre descendre sur leurs dômes et leurs flèches, les échauguettes apprirent à Grenade le retour de sa brillante armée. Aucun chant de victoire, aucun prisonnier n'accompagnaient sa marche; elle se retirait avec ses bannières teintes de sang, ses armures brisées, et pourtant, dit l'histoire, elle présentait encore à l'ennemi un front fier et menaçant.

De la plus haute tour de l'Alhambra, Abu-Abdallah contemplait ce triste spectacle; c'était l'instant pour lui de se gagner le cœur de la multitude inquiète; il se mit à la tête de la garnison royale, et, suivi du reste des guerriers, se précipita dans la plaine. Dès qu'il eut joint les escadrons en fuite, sa présence, ranimant le courage des Maures; changea pour un moment le sort du combat. Le peuple, sur les remparts, exaltait dans sa joie le courage d'un si jeune prince; jamais sa douceur, sa bonté ne s'étaient offertes sous un jour plus favorable; et cette action d'éclat lui valut des applaudissements unanimes.

Les chrétiens se retirèrent, et le monarque maure

rentra dans sa capitale. Comme il approchait d'Alhama, des signaux élevés de la tour de veille la plus voisine lui donnèrent avis que Ferdinand en personne suivait à peu de distance de nombreuses troupes commandées elles-mêmes par Guzman, duc de Médina-Sidonia. Muley, pressé d'attaquer, envoya l'élite de ses soldats sous les ordres du chef des Abencerrages pour surprendre les Espagnols. Sur ces entrefaites, le célèbre Ponce de Léon, seigneur de Cadix, gagnait la citadelle avec une poignée de vétérans. En même temps une force imposante venait déjouer les projets du Maure; c'étaient le chevalier d'Aguilar, le marquis de Villéna, et d'autres seigneurs des villes frontières, qui tombèrent réunis sur Muley-Hassan; or, après un combat désespéré, ce dernier fut contraint, avec le reste de ses escadrons, de se retirer sous les murs de Grenade.

— « Où donc est le courageux Ibn-Hammed? où sont les fiers Abencerrages, les intrépides Alabéz? » se demandait le peuple. « Par Allah! la trahison d'un ami est plus funeste que l'épée de l'étranger. Quiconque met sa confiance ailleurs qu'en Dieu ne peut triompher. » Paroles amères que l'inconstance suggérait aux Maures; à l'idée des Abencerrages qu'abandonnait leur chef; et tous ces reproches tombaient à-la-fois sur Muley-Hassan. Enfin,



comme un brave soldat qui ne veut pas être vaincu sans combattre, le roi saisit le moment propice, range de nouveau ses escadrons, ordonne aux prêtres, aux faquirs de proclamer l'*Alghed* ou guerre sainte; au peuple et au reste de la chevalerie il demande de le suivre pour venger Alhama, délivrer les fidèles, ou mourir sur le champ de bataille. Tout répond à cet appel; rarement Grenade vit un aussi beau spectacle; cavaliers et fantassins, tous brûlent de défendre la cause du Prophète et le bien-aimé séjour de leurs rois.

Soudain, tristes, silencieuses, les braves légions espagnoles battent en retraite, bien que commandées par les guerriers les plus renommés de leur siècle. La masse formidable des musulmans tombait sur l'armée royale pour secourir Alhama, quand des hauteurs voisines on entend un bruit de guerre; brûlant d'arriver au lieu d'où ce cri partait, les chevaliers chrétiens et les fiers sarrasins se disputèrent le terrain pied à pied; et parvenus sur le théâtre du combat, ils s'y confondirent aussitôt, tels que deux grands torrents précipités du sommet d'un mont se répandent dans la vallée. Ce fut un choc effroyable dans une mêlée déjà terrible.

Bien que resserrés entre la ville et l'ennemi, les Abencerrages et leurs partisans présentaient des

rangs profonds de frères combattant dos à dos, animés d'un courage indomptable. Assiégés de toutes parts, ils soutenaient sans reculer les charges terribles de la cavalerie castillane. L'exemple seul de leur chef les eût rendus capables des plus belles actions; tout-à-coup les voilà forcés de faire en même temps face à Ponce de Léon, qui sortit, comme une tempête, de la citadelle, et au marquis Villéna, qui vint fondre sur eux avec l'élite du camp espagnol. Enfin un passage fut frayé au milieu de ces braves, et les chrétiens en vinrent aux mains avec les Maures. Ainsi par-tout de puissants ennemis à repousser. Ibn-Hammed était soutenu par le prince Almanzor et les Alabez; ses amis Muza-Ben-Gazan, Ali-Fabar, le Cid Yahia combattaient avec un désespoir héroïque pour couper le chemin à ces farouches assaillants, qui criaient vainement au prince de se rendre.

A cette heure solennelle, la réunion des chrétiens eût décidé du sort de la cavalerie mauresque, si Muley-Hassan ne fût tombé sur Ponce de Léon qui s'efforçait de regagner la citadelle. Ce fut alors qu'une grande idée surgit à l'esprit du prince des Abencerrages; son œil d'aigle ayant embrassé d'un seul regard la scène du combat, il voulut avoir l'honneur de reconquérir Alhama; aussitôt il tourne

ses troupes, pousse en avant l'étendard du Prophète au cri de guerre « Alhama ! » et se précipite sur Ponce de Léon ; il franchit avec lui les portes de la ville, mais alors les forces espagnoles inquiétèrent à leur tour son arrière-garde avec tant d'acharnement, que les portes se fermèrent sur Muley-Hassan au moment où il allait en franchir le seuil. Le roi entendit crier sur leurs gonds les battants massifs, et vit pour la seconde fois en la puissance d'un inexorable ennemi la fleur de ses guerriers, qu'il était venu délivrer. Mais au cri d'Alhama, chaque Maure s'efforça d'en gravir les hautes murailles, et bien que privés de machines de guerre, ils suivirent ceux qui montaient à l'escalade. Leurs terribles cris de vengeance déchiraient le ciel, répétés par l'écho de la montagne, celui de la citadelle escarpée, et celui des échauguettes sur les pointes de leurs rochers. C'était une sublime horreur de voir tous ces braves, sans autres armes que leur courage, voler à l'escalade sous les yeux de leur monarque, tous résolus à vaincre ou à mourir. A mesure qu'ils atteignaient les murailles, ils étaient précipités par les Espagnols, et leurs corps s'entassaient les uns sur les autres. Animés par la présence de leurs capitaines, de leur côté les chrétiens se pressaient vers les remparts, alors que, dans les rues, leurs compa-

gnons étaient aux prises avec les Abencerrages. Ibn-Hammed, s'étant cru suivi de toutes les troupes musulmanes, avait traversé une partie de la ville en poussant des cris de victoire et tenant déployé l'étendard du Prophète; privé de secours, il reconnut sa fatale erreur et s'efforça de regagner les portes. Aucun turban n'apparaissait sur les remparts; les clameurs, le choc des lances, la chute retentissante des armures, tout lui disait assez combien était cruel le sort des musulmans, et combien terribles les assauts réitérés de son roi.

Assiégé de tous côtés, le noble Abencerrage eut recours à un moyen désespéré pour rallier la fortune sous son étendard; il fit donc un dernier effort pour atteindre les remparts de la ville, tomber sur l'arrière-garde de la garnison et frayer une route aux assaillants. Cet acte d'héroïsme, auquel le poussaient l'amour de la vie, celui de son pays, surpasse tout ce qu'on a raconté jusqu'à ce jour des exploits de la chevalerie dans les guerres des Maures.

Les siens tombaient de tous côtés; Alonzo d'Aguilar lui demanda d'épargner leur sang, d'abandonner l'épée et la bannière des musulmans. A ces mots les rangs se resserrèrent: point de transaction. Les Abencerrages placent au milieu d'eux la bannière sacrée; ils se font un rempart de leurs morts; le dés-

espoir leur ouvre enfin un passage, ils s'élancent sur les murailles, et ceux qui tombent vendent alors chèrement leur vie à la garnison.

Beaucoup de Maures avaient péri, un grand nombre étaient blessés; le chef intrépide appelle à lui le reste de ses malheureux Abencerrages, et s'élance par-dessus les créneaux avec la bannière sacrée, au milieu des cris de triomphe et de terreur qui se confondent. Le héros agite en l'air le symbole de l'empire; un silence de mort règne chez les Espagnols, comme si le Dieu invincible avait lui-même soumis la ville. Mais quand à leur tour les Maures, qui se pressaient au pied des remparts, eurent vu Ibn-Hammed s'élançer du haut des murailles et déployer en l'air son étendard, dont la couleur tranchait sur le ciel, ils poussèrent un cri d'horreur, comme s'ils eussent été témoins de la chute de Grenade. Leur cri fut mille fois répété par les Espagnols eux-mêmes, non moins atterrés de ce prodigieux exploit. Le pennon flottait déployé par le vent, ainsi qu'une auréole aérienne, et l'héroïque Abencerrage vint s'abattre sain et sauf, comme par miracle, au milieu des Maures<sup>1</sup>, saisis de terreur.

<sup>1</sup> Ce fait, tout incroyable qu'il paraisse, n'est pas sans exemple dans l'histoire. Lors de l'horrible massacre de Shahin-Bey et des Mamclucks par Mohammed-Ali, dans la citadelle du Caire,



L'assaut recommença avec une fureur nouvelle; l'acharnement était égal dans les deux armées. Mais enfin Muley-Hassan vit qu'il ne faisait qu'inonder le champ de bataille du sang de ses soldats et que les murs d'Alhama présentaient des obstacles insurmontables; il abandonna donc le siège et assit son camp devant la ville; il prit le parti d'intercepter tout secours, de pousser activement les travaux du siège; et déjà il était à la veille de réduire la garnison à la dernière extrémité, lorsque cette funeste nouvelle parvint aux oreilles de Ferdinand. Aussitôt ce roi marcha à la tête d'une armée formidable au secours d'Alhama. Les échauguettes virent déboucher encore dans la plaine les bannières de l'Aragon unies à celles de Castille. Sur ces entrefaites, Abu-Abdallah méditait, à Grenade, la chute de son père. Un conseil de chefs fut convoqué dans le camp des Maures, et la résolution prise de tenter un dernier effort contre la place; aussi le roi commença-t-il une fausse attaque alors qu'un autre corps de troupes, s'avancant dans l'obscurité, surprenait, tuait

en 1812, un de ces Mamelucks, se frayant un passage à travers les rangs des Dehlis, lança son cheval par-dessus les remparts, et, malgré la hauteur des bastions, il atteignit la terre sans être blessé le moins du monde. Des quatre cent soixante-dix Mamelucks qui se trouvaient dans le château, cet homme fut le seul qui échappa à la vengeance du sultan.